



26686

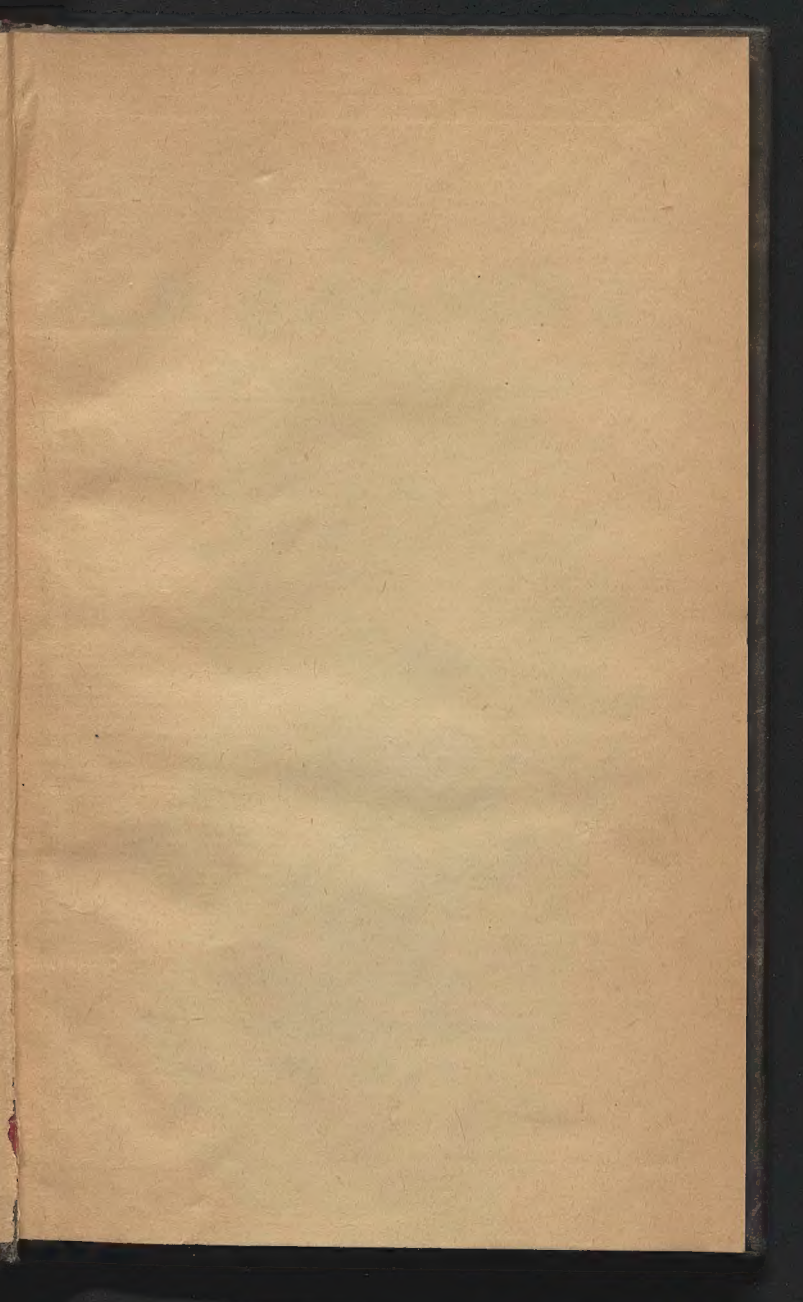
Mag. St. Dr.

P



26686

I Mag. St. Dr.



LES RUSES
AMOUREUSES,
OU
LE BARBIER
D'ALCALA,
COMEDIE
EN DEUX ACTES,

par le S. DEGREVILLE Comédien



à VARSOVIE.

M. DCC. LXXVIII.

ACTEURS.

MARULLE Père, Procureur d'Alcala, bossu.

MARULLE Fils, étudiant à Madrid, amant d'Isabelle.

GE'RONTE, financier, Tuteur, & Oncle d'Isabelle.

ISABELLE, Nièce de Géronte, amante de Marulle.

VALENTIN, intrigant, Barbier d'Alcala.

Un Laquais.

Un Postillon,

Un Ouvrier,

Un Commissaire,

Une Duegne,

Le même Acteur.



26686 . I.

La Scène se passe au 1. Acte dans un Salon de M. Géronte, à Madrid.

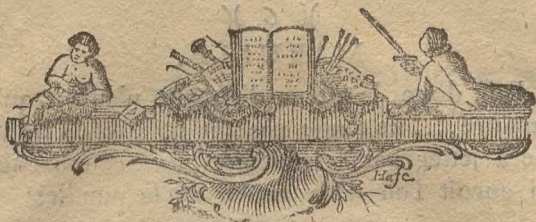
Au 2. dans une maison délaissée à l'entrée d'Alcala.



PREFACE.

LE sujet de cette Comédie est pris de *Perfile & Sigismonde*, histoire septentrionale, tirée elle même de l'Espagnol de Miguel de Cervantes. Une aventure arrivée à une certaine Isabelle Castruce, & qui est insérée dans ledit ouvrage, m'a fait naître l'idée de la mettre en action Théâtrale. J'y ai ajouté des personnages pour faire une Comédie en deux Actes, attendu que le Roman n'en auroit pû fournir qu'un petit, tout au plus. J'ai varié les caractères pour donner plus de ressort à l'intrigue, & j'ai changé la forme du denouement, n'obmetant pas cependant de faire quelquefois, & quand je l'ai crû nécessaire, tenir à mes principaux personnages le même langage de leur premier Auteur. Je souhaite que les retranchemens, & les additions que j'ai crû devoir faire à ce Conte, qui m'a paru fort ingénieux, n'empêche pas que le public le reconnoisse dans la Comédie que j'ai l'honneur de lui offrir.





LE BARBIER
D'ALCALA,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

MARULLE, VALENTIN.

MARULLE.

MARLONS bas , tout seroit perdu si
l'on nous soupçonnoit ici.

VALENTIN.

Perdu pour vous seul apparemment, Mon-
sieur ; car ici, comme ailleurs, moi, je n'ai
rien à perdre.

MARULLE.

Paix donc, le tuteur d'Isabelle n'auroit qu'à paroître.... ne t'ai-je pas dit qu'il seroit homme à jeter par les fenêtres tout ce qui chez lui auroit l'air d'un amant de sa pupille?

VALENTIN.

C'est pour cela que je suis fort tranquille, & comme cela vous regarde, si le premier j'aperçois votre jetteur, je descendrai promptement l'escalier pour arriver aussitôt que vous dans la rue.

MARULLE.

Maraud ! C'est bien ici le cas de plaisanter !

VALENTIN.

Que voulez-vous ? je ne suis jamais si gai que quand je n'ai pas le sol, & je vous jure que dans ce moment-ci vous m'assommeriez plutôt que de m'empêcher de rire.

MARULLE.

Ris donc, maraud, & crie à tue tête, puisque je suis dans ce moment-ci dans la fatale impossibilité d'acheter ton silence.

VALENTIN.

Il est, ma foi tant de gascons à présent sur cet article là, que votre sincérité mérite que je vous fasse crédit sur votre parole ;

je me tais, parlés ; aussi bien l'argent aujourd'hui est bien rare, & la sincérité des payemens fort amphibologique.

MARULLE.

Ta générosité, mon cher Valentin, sera payée, fois en bien sûr, & au centuple, si tu parviens à me rendre heureux.

VALENTIN.

Bon!

MARULLE.

Je t'ai déjà dit qu'il n'y a que quinze-jours que j'ai le bonheur de connoître la charmante Isabelle.

VALENTIN.

Cela est vrai.

MARULLE.

Il ya quinze jours que la même duégne qui vient de nous introduire dans ce fallon, me fournit la douce occasion de jurer à cette aimable fille une ardeur pure & éternelle.

VALENTIN.

Et la tendre Isabelle, depuis puinze-jours, & dans ce fallon, vous jure-t-elle, & à son tour, une éternelle ardent?

(8)

MARULLE.

Où, & c'est ce qui me désespère, mon
pauvre Valentin, je n'ai qu'un Cœur à lui
offrir.

VALENTIN.

Et vous offre-t-elle le sien, elle?

MARULLE.

Oui, elle a la bonté de m'assurer qu'elle
n'en aura jamais d'autre que moi, si elle
peut disposer de sa main & de sa fortune.

VALENTIN.

Je ne vois point là dedans de quoi se
désespérer.

MARULLE.

Ah! Valentin, elle dépend d'un tuteur aus-
si brusque fol & avare, qu'elle est douce,
sage, & désintéressée.

VALENTIN.

Et vous, vous dépendez d'un père aussi
bon, que vous êtes tendre.

MARULLE.

Cela est vrai; mais je ne suis pas riche.

VALENTIN.

Isabelle l'est; n'est-ce-pas la même chose?

MARULLE.

Je ne suis encore qu'un pauvre.

VAL.

X 9 X
VALENTIN.

En fait d'amour, ces Messieurs-là valent beaucoup mieux que les maîtres.

MARULLE.

Et ce cruel tuteur menace Isabelle depuis un mois, de la transporter en Italie pour la marier avec un imbécile de parent qu'elle déteste d'avance, & dont il se flatte, lui, d'avoir fort bon marché.

VALENTIN.

J'entends, le trésorier d'Isabelle voudroit que par là, son bien ne sortît pas de la famille.

MARULLE.

Voilà ce que c'est.

VALENTIN.

Et moi, je dis que voilà ce qui ne sera pas; je n'ai pas eu le temps depuis un quart d'heure que je vous ai rencontré dans la rue de vous dire les différens états par lesquels j'ai passé depuis trois ans que je vous ai perdu de vue; il est temps que j'entre en matière. Vous êtes aujourd'hui en philosophie, j'ai fait votre connoissance en troisième... Vous vous ressouvenez bien de cela.

MARULLE.

Je m'en ressouviens.

VALENTIN.

Et moi aussi; vous étiez mauvais écolier, vous; j'étois bon correcteur, moi; vous faisiez fort mal vos devoirs, & je vous donnois supérieurement le fouet.

MARULLE.

Passons.

VALENTIN.

Non, ne passons pas. J'ai sur le cœur certaine injustice par vous envers moi commise, dont je veux, avant de rien entreprendre, tirer une petite vengeance.

MARULLE.

Te mocques-tu?

VALENTIN.

Non envérité, vous vous souvenez bien que je vous ai souvent en classe, & moi seul, fait mettre à genoux par ordre de votre régent.. &c. que vous m'avez un jour, dans un coin écarté, vous quatrième, réduit à la pareille, & par votre ordre à vous.

MARULLE.

Quel verbiage inutile! & que s'ensuit-il?

VALENTIN.

Il s'ensuit, qu'au collège, comme j'étois le plus fort, vous étiez obligé de recevoir

les écrivains, qu'ailleurs, comme j'étois le plus foible, je fus obligé d'en passer par le même traitement, *ergo* aujourd'hui que vous vous remettez sous ma férule, il faut...

MARULLE.

Il faut...

VALENTIN.

Il faut, Monsieur, que vous regardiez ce Sallon comme une classe, & que...

MARULLE.

Un philosophe à genoux!

VALENTIN.

Les philosophes de nos jours font par fois de bien plus grandes extravagances pour obtenir leurs maîtresses.

MARULLE. (*il va pour se mettre à genoux.*)

S'il ne tient qu'à cela,

VALENTIN.

Levez-vous...un homme qui fait crédit d'argent peut faire crédit d'obéissance. Au sortir de troisième, après avoir tracassé les écoliers, je me mis en devoir de tracasser les grandes personnes.

MARULLE.

Quel metier fis-tu donc?

VALENTIN.

Je fis le clerc d'huissier.

MARULLE.

Il en faut.

VALENTIN.

Je me ferois bien passé qu'il en fallût; je vous répons que si quelquefois au collège j'étrillai certains innocens; certains coupables, dans mon nouvel employ, les vengèrent amplement sur mes tristes épaules.

MARULLE.

Cela ne t'engagea pas à rester long-tems dans ta nouvelle profession.

VALENTIN.

Je vous en répons. Je voulus essayer de l'étude d'un procureur, je ne fus pas plus heureux; comme j'étois laid, & que je ne grossoiois pas assez vite, son épouse au bout de huit jours me fit mettre à la porte. Enfin, successivement j'ai été Côme dans les galères de Brest, domestique de plusieurs Chevaliers de Lansquenet, commis aux barrières, & lassé de ne pas arrêter assés de contrebandiers, j'ai fini par en faire la profession avec le plus grand succès du monde.

MARULLE.

C'est donc là ton métier actuel?

VALENTIN.

Non j'ai eu à ce sujet là un petit démêlé avec un grand Prévôt, qui, par jalousie de

ce que j'allois sur ses brisées, voulut me faire sentir le poids de son autorité; pour n'avoir pas d'explication désagréable avec lui, je m'esquivai adroitement de ses mains, & j'allai me réfugier dans votre ville d'Alcala, dans une maison dont j'ai pris l'entière propriété sans payer un sol de loyer.

MARULLE.

Et comment cela?

VALENTIN.

Les héritiers de ce terrain là, n'ont pas eu de fonds pour achever l'édifice, & les imbécilles de cette ville, suient la maison en disant qu'il y revient des esprits.

MARULLE.

C'est celle qui est à l'entrée, & que l'on appelle la maison du Diable?

VALENTIN.

Oui, & comme l'on sçait que j'y demeure seul, on m'en appelle le Barbier. Personne à la vérité n'ose se faire raser par moi, mais les fols, & les désespérés viennent me consulter comme Devin, parce qu'ils me soupçonnent une connivence avec l'Empire infernal, ainsi jugez lorsqu'il s'agira d'un mariage, si je puis...

SCENE II.

MARULLE, ISABELLE,
VALENTIN.

ISABELLE.

AH! mon cher Marulle, tout est perdu...
mon Oncle...mais quel est cet homme là?

VALENTIN.

Ma physionomie ne la prévient pas en ma
faveur; elle a d'abord ce malheur là avec
toutes les Dames,.. quelques unes pourtant
s'y sont faites.

MARULLE.

Tranquillisés-vous, ma chère Isabelle; cet
homme est tout à nous. Votre Oncle dites-
vous?...

ISABELLE.

Mon Oncle m'oblige de faire à l'instant
ce malheureux voyage dont il nous menace
depuis un mois.

MARULLE.

C'est de quoi j'entretenois l'honnête gar-
çon que vous voyez. Lui seul, s'il le veut,
peut le suspendre par son industrie, & arrê-
ter votre Oncle ici.

VALENTIN.

Et pourquoi déranger quelque chose ? l'Oncle de Mademoiselle veut monter en chaise, cela lui fera du bien ; si les chevaux ont mangé l'avoine & sont prêts à partir, qu'ils galoppent, c'est leur métier ; le maître de la Poste compte sur l'argent qui lui en revient, tant mieux qu'il le touche ; où est le malheur que tout cela arrive ? Je puis aussi bien vous marier en route comme ici, un vrai politique doit agir toujours selon les circonstances, & ne nuire jamais à l'intérêt général.

MARULLE.

Tu me rassures par ta tranquillité, tu me donnes de l'espérance, mon cher Valentin, mais comment me résoudre à voir partir ce que j'ai de plus cher au monde ? comment, adorable Isabelle, vous abandonner un instant, sans être tourmenté de l'inquiétude mortelle de vous perdre pour la vie ?

VALENTIN.

Allons, Mademoiselle, à vous ; dites lui à votre tour, & comment, mon cher Marulle, voir l'instant de notre séparation, sans mourir de cette seule idée ? qu'elle apparence que le moindre rayon d'espérance luise sur nos beaux jours ? pouvons nous nous en flatter sans un miracle des plus marqués ? a-t-on jamais

vû une maîtresse aller en Poste en Italie, pour épouser un amant qu'elle laisse à Madrid? & moi, je vous dis que vous devez à la promptitude de ce départ, la certitude d'être ce soir même unis l'un à l'autre.

MARULLE.

Je te vois comme un Dieu tutélaire, oui, notre amour est trop pur, adorable Isabelle pour craindre que le Ciel veuille nous désunir. Votre voiture va passer par Alcala, mon Père qui est procureur, réside dans cette ville, je vais vous devancer, me jeter à ses pieds, il m'aime, & je viendrai en sa présence mourir aux genoux de votre oncle, s'il persiste à me refuser votre main.

VALENTIN.

Pou, pou, pou, parce qu'il adore Mademoiselle, parceque Mademoiselle brûle pour lui, parcequ'il court la poste devant elle, parcequ'elle en fait autant derrière, parceque la Berline passe par Alcala, & parceque son Père y est procureur, voilà un mariage fait; Et l'oncle de Mademoiselle qui est un obstiné Vieillard qui ne connoît par votre Père, votre Père qui est un bon homme, à la verité, mais qui ne connoît pas cet oncle, la disproportion des fortunes, le galand qui nous attend en Italie, & les chevaux qui ne

MA

demandent qu'à courir, ne voilà-t'il pas de terribles empêchemens?

MARULLE.

Ah!.... après m'en avoir tiré tu me replonges dans le désespoir.

VALENTIN.

Allez, soyez tranquille, votre état, & celui de Mademoiselle m'intéresse; j'ai bon cœur, & je veux vous servir. Ce soir même je vous garantis nos deux vieillards d'accord sur votre mariage, ou le Diable les emportera tous les deux; mais pour que je puisse opérer plus facilement, dépeignez-moi un peu, je vous prie, le caractère de votre oncle.

ISABELLE.

C'est un homme borné, avaricieux, particulier, bizarre, & fol, il ne paroît jamais tel qu'il est naturellement, & il faut le connoître à fond, pour pouvoir le définir; son défaut dominant est la Brusquerie, mais au fond c'est un homme assez tendre, & bon même quelque fois. Hardi, déterminé en apparence, c'est l'être le plus pusillanime & le plus craintif. Enfin pour vous le peindre au juste, figurez-vous à la fois l'homme le plus méfiant & le plus crédule, le plus présomptueux, & le plus humble, le plus entreprenant & le plus irrésolu, le plus entêté, & le plus soumis, enfin le plus bouillant & le plus furieux, mai

en même temps peureux, & poltron comme un Lièvre.

VALENTIN.

Peureux & poltron.

ISABELLE.

La poltronerie & la crédulité sont chez lui deux si grand foibles, que j'ai rougi mille fois de voir ses domestiques en abuser. Dans les momens où il leur permettoit d'être familiers avec lui, je les ai vus en ricanant, lui faire prendre des contes de fées pour des vérités, & lui faire des peurs horribles par le recit d'histoires impertinentes de revenants.

VALENTIN.

A merveille, la vache est à nous.

SCENE III.

UNE DUE'GNE & les acteurs précédents.

VOICI Monsieur Géronte.

VALENTIN.

Sauvons nous, & courons de ce pas à la Poste; vous, Mademoiselle, après votre entretien avec votre oncle, ménagez m'en un second, pour que je vous fasse votre leçon.

MARULLE.

Ma chere Isabelle!

ISABELLE.

Mon cher Marulle!

VALENTIN.

Trêve de discours; & savons nous; Vous
avés des postes à courir, il est dangereux de
vous épuiser en complimens. (*ils sortent*)

S C E N E IV.

GERONTE ISABELLE.

GERONTE, *d'un ton d'humeur.*

PESTE soit des choses précipitées, peste
soit d'un Voyage aussi prompt! qu'un grand
Seigneur commande, le roturier court, &
se tue, pour l'obliger; qu'un roturier le sol-
licite, le grand seigneur ne fait pas un pas
pour lui. Germond, Picard, la fleur, où
sont donc ces Bourreaux là? je n'ai jamais
vû de financier plus malheureux que moi,
les Marquis qui ne paient pas leurs valets
sont bien servis, les fermiers qui les payent
trop, sont obligés de faire leur ouvrage.

(*avec plus d'humeur*)

Ah vous voilà, ma nièce: eh quoi, toujours
triste & pleureuse! au moment d'un voyage,

à la veille d'une noce, ma foi tout concourt à me faire donner au Diable.... elle est peut-être l'unique femelle à qui le mot d'hymen ne fasse pas répandre des larmes de joie.

ISABELLE.

Je suis disposée à partir, mon oncle, mais les chevaux ne sont par encore prêts.

GE'RONTE.

Je le sçais bien & j'en enrage même; si je vais à la Poste moi-même j'y ferai beau bruit; le maître doit sçavoir que mon voyage n'est que pour obliger l'Empereur Charlequint, que je devrois être plutôt revenu que parti, & le malheureux n'en tient compte! je vais bien arranger les chevaux & son Postillon, ce maraut là est plus bête que les animaux qu'il loue.

ISABELLE.

Si vous voulez, mon oncle, j'irai voir....

GE'RONTE.

Si les chevaux ont mangé l'avoine.... c'est bien là le métier d'une fille.

ISABELLE.

Eh non, mon oncle, j'irai voir si quelqu'un de vos gens....

GE'RONTE.

Eh, ne vous dis-je pas que depuis une heure je ne sçais ce qu'ils sont devenus. Je

vois bien qu'il faut que je fasse mes affaires moi même, mais malheur à ceux qui tomberont sous ma main. Je fais punir le maître de Poste comme il le mérite, je donne vingt coups de canne au Postillon, j'étrille mes laquais d'importance, & si, faute de les rencontrer, je ne puis par me venger de tous ces marauds là, j'envoie ma plainte à Charlequint je fais jeter l'avoine, atteler les chevaux, & courir le premier valet d'Ecurie, au risque de tout fracasser le long du chemin, & d'envoyer bêtes & gens à tous les Diables.

ISABELLE.

C'est fort bien dit, mais si nous culbutons nous mêmes, mon cher oncle, & tombons hors de la Berline?...

GERONTE.

Et bien, nous nous ramasserons, ma nièce; croyez-vous que par la lenteur des valets je sois assez sot pour rester sur le pavé de Madrid, tandis, que, par ma vigilance, je puis obliger l'Empereur à la Cour d'Italie?

ISABELLE.

Non, mais vous n'êtes tenu à rien envers Charlequint; vous n'entreprenez ce voyage que pour lui faire votre cour, & il vous aime assez, sûrement, pour ne pas exiger que vous

le fassiez aux dépends de votre vie & de la mienne; En vérité, mon oncle, il y a de l'imprudence à vouloir se servir d'un valet d'écurie, pour précipiter des malheurs qui en toute n'arrivent que trop ordinairement avec les meilleurs Postillons.

GERONTE.

Vous raisonnez comme une sotte, ma nièce, & je suis fâché de vous le dire, mais nous n'en allons pas moins partir tout-à l'heure; je sçais bien que vous voudriez que toute Poste fût deménagée, & que tous les chevaux possibles eussent deserté les écuries, mais il s'en trouvera encore assés pour vous conduire malgré vous & selon mon gré; l'Empereur sera satisfait, nous ne nous briserons pas en route; je vous marierai saine & sauve en Italie, & quand une fois vous aurez dit oui, vous serez aussi contente que toutes vos pareilles.

ISABELLE.

Eh bien, soit, mon Oncle.

GERONTE.

Eh bien soit, ma nièce; encore une fois tenés vous prête, nous partirons dès que je rentrerai; & si le poids de votre amour retarde la voiture en allant, soyez sûre que le mariage à son retour en allégera bien les efforts. (*il sort.*)

SCENE V.

ISABELLE, VALENTIN,

un emplâtre sur l'œil.

VALENTIN.

VOTRE Oncle sort, moi j'entre, c'est le moyen de ne pas laisser refroidir l'action.

ISABELLE.

Ah! c'est vous, Monsieur,...

VALENTIN.

Eh, tenez, ne vous gênez pas, Mademoiselle, dites plutôt, ah c'est toi, Valentin, ce sera plus courant pour vous, & plus intelligible pour moi, je suis singulièrement fait au tutoiement.

ISABELLE.

Je n'aurois pas osé prendre cette liberté là avec vous.

VALENTIN.

Si je vous étois amplement connu, vous en prendriez, ma foi, bien d'autres.

ISABELLE.

Je veux bien le croire. Par quelle raison, dis moi, porte-tu un emplâtre qui te couvre presque l'œil?

VALENTIN.

Par la raison qu'il ne faut pas que Monsieur votre Oncle puisse me reconnoître, que j'ai un goût dominant pour tout ce qui s'appelle travestissement & fourberies, que les yeux sont le miroir de l'ame, & que les bonsphisionomistes m'ont assuré que quand je les ai tous les deux à découvert, on distingue à coup sûr que dans le métier d'intrigant, je vise terriblement à la maîtrise.

ISABELLE.

Que fait Marulle?

VALENTIN.

Marulle, dites vous? plus amoureux de vous que jamais, & très-impatient de posséder vos charmes, à l'heure que je vous parle, & pour les attraper plutôt, court au devant d'un bonheur qu'il laisse comme vous voyez bien derrière lui.

ISABELLE.

Explique-toi donc mieux.

VALENTIN.

Cela est plus clair que le jour. Ne vous ai-je pas promis de vous unir ce soir dans ma maison d'Alcala? eh bien, d'après mes instructions, il a pris les devants pour disposer toutes nos batteries pour votre prochain

Matrimonium. Ils feront bientôt rendus tous deux, laissez faire, je lui ai prêté un cheval qui est aussi amoureux que lui, l'amour les égaillonne l'un & l'autre, & je suis sûr qu'ils galoppent de compagnie, comme si le Diable les emportoit.

ISABELLE.

Ah! mon cher Valentin, à quoi me rendit l'avarice & la dureté de mon tuteur! quel rôle vas-tu jouer, & me faire jouer à moi-même? je suis prête à tout entreprendre, mais je doute terriblement du succès.

VALENTIN.

C'est que vous ne connoissez que très foiblement ce dont je suis capable. Que fait votre Oncle?

ISABELLE.

Il court comme un furieux après ses gens.

VALENTIN.

Qu'il ne trouvera guères; car il sont dans un cabaret yvres de vin, & du plaisir qu'ils ont de sçavoir que je vais berner leur maître.

ISABELLE.

Comment! tu les associes à ton projet, eux qui paroissent si fort attachés à mon Oncle?

VALENTIN.

Des domestiques élégans attachés à un financier avare, c'est comme si vous me disiez qu'une jeune coquette pût être éprise d'un vieillard économe; je leur ai promis un pot de vin pour se taire, & ils m'ont offert de m'aider à le fourber *gratis*. La peste! il a des domestiques consciencieux, ils disent qu'obliger un financier à restitution, c'est se venger sur un particulier des larcins que ces Messieurs font au Public.

ISABELLE.

Tu ne connois pas le caractère de Monsieur Gêronte, son avarice, sa présomption, ses fureurs.

VALENTIN.

C'est à cause de cela qu'il est moins à craindre; ceux qui crient beaucoup sont ceux qui font le moins de mal. L'homme passionné porte des coups excessifs qui dépassent le but, & le tranquille fripon en porte de sûrs & de modérés qui l'atteignent.

ISABELLE.

Je plains le Postillon qui le premier va tomber sous sa main.

VALENTIN.

Votre Oncle a la mine de reparoître ici sans l'avoir trouvé.

ISABELLE.

Tant pis ; car dans sa colere il est capable, a-t-il dit, de faire courir le valet d'écurie, au risque de tout culbuter.

VALENTIN.

J'ai prévu tout ce vacarme, & j'ai adroitement éloigné tous les gens du logis julques après votre second entretien. Venons au fait. Vous aimez Marulle ?

ISABELLE.

Je l'adore.

VALENTIN.

Et vous êtes capable de tout entreprendre pour ne pas manquer l'occasion de l'épouser ce soir même ?

ISABELLE.

Je t'en réponds.

VALENTIN.

Il vous faudra jouer un rôle un peu Diabolique, je vous en préviens, mais il est si naturel aux amans qu'il ne les effraye guères... on est convenu d'avance qu'ils ont tous le diable au corps ; d'ailleurs Marulle, dont le rôle ne sera pas moins diabolique, ne vous encouragera pas peu. A l'égard de votre Oncle, soyez tranquille sur les événemens présens & futurs, il en sera quitte pour la peur & pour

la dot; il a beau être riche, puissant & colère, le Postillon factice, qui doit le conduire, est un insigne fripon, dont le maintien seul est capable de le faire frémir.

ISABELLE.

Et le maître de la Poste ne j'asera-t-il pas?

VALENTIN.

Ne craignez rien; faux témoignage, ou silence imposteur, c'est marchandise commune de nos jours, on la trouve à chaque pas pour de l'argent. Je connoissois le P'élerin, une somme a aplani les difficultés, & mis sa conscience en repos.

ISABELLE.

Et où as-tu pris cette somme?

VALENTIN.

Votre demande déconcerte terriblement mon amour propre; elle s'est trouvée dans la bourse de votre oncle; pardon, en vérité, je rougis de n'avoir par le mérite de l'invention.

ISABELLE.

Comment! l'aurois tu volé?

VALENTIN.

Ei donc! vous me soupçonnez d'une action inique quand je viens d'en faire une des plus généreuses. Le valet de chambre de votre tuteur avoit deux cens écus pour payer mesqui-

nement deux cens Postillons. Eh bien, mon ami, lui ai-je dit, nous n'avons, d'après notre plan, que deux Postes à courir, huit louis au maître de Poste pour se taire, huit au Postillon pour crêver & Berline, & chevaux, & neuf à nous deux pour conduire à une bonne fin un mariage aussi épineux, ... Ne voila-t-il pas la somme mieux, & plus généreusement distribuée? Il a applaudi, nous avons partagé, & il jest convenu que pour faire une règle de trois, c'étois incontestablement un plus merveilleux calculateur que Barème.

ISABELLE.

Mais malgré tout ton beau calcul, le maître de la Poste ne pourroit-il pas être inquiété?

VALENTIN.

Comment cela? tout mauvais cas est niable; les gens n'ont pas courû, il n'a parlé à personne, & les valets que votre oncle avoit chargés de cette commission venant à le quitter, plus d'explication, ... or le Diable aura emmené la voiture.

ISABELLE.

Je voudrois bien être mariée, mais je ne voudrois pas que mon tuteur eût le moindre désagrément à essuyer.

VALENTIN.

Allez, allez, il en sera quitte pour la peur; votre fripon de Postillon l'attendrira d'abord,

en lui jurant qu'il va regagner le temps perdu en fessant vigoureusement les chevaux. attendez-vous à voir voler la poussière, le pavé étinceller, & votre jolie Berline s'ouvrir en deux par le choc d'une vigoureuse Borne que le Postillon accrochera exprès à l'entrée de notre maison; le contre coup sera peut être un peu terrible pour une jeune fille, mais l'amour en ce cas là vous donnera du courage, & j'aurai fait mon devoir en prévenant la jeune mariée.

ISABELLE.

Voici mon oncle.

VALENTIN.

Laissez moi faire.

SCENE VI.

ISABELLE, GE'RONTE, VALENTIN (*faisant l'y vrogne*)

GE'RONTE (*avec beaucoup d'humeur*)

PERSONNE encore chez-moi, personne à la Poste, pas un de mes gens de rentrés, je suis dans une fureur.... ah les yvrognes.... Les fripons... Les Marauds.... quel traitement affreux!... que veut ce coquin? (*apercevant Valentin.*)

VALENTIN.

*(pleurant)**(contrefaisant l'ivrogne)*

Coquin moi ! Quel Blasphême !... *(gatement)*
 allons vous autres de la joye, votre voiture
 est à la poste, les chevaux m'ont dit qu'ils
 avoient mangé, le Postillon m'a juré qu'il
 avoit bû.... *ergo*, Vous allez trotter comme
 des Basques.

GE'RONTE.

Qui Diable a amené ici ce maître yvro-
 gne ?

VALENTIN *contrefaisant l'yvrogne.*

Yvrogne... C'est vrai. Qui m'a amené di-
 tes-vous ? c'est mon zèle, mon inclination &
 mon amour pour vous. *(il se jette sur lui)*
 Monsieur Géronte *(en se relevant)* est-ce que
 vous ne me reconnoissez pas ?

GE'RONTE.

Que veut dire ceci, ma nièce ?

ISABELLE. *faisant l'effraie.*

Je n'y comprends rien, mon oncle.

VALENTIN. *faisant l'yvre.*

Vous ne comprenez pas.

Je suis pourtant connu dans le quartier,

Commissionnaire de mon métier,

Je rends service à tous les états,

Et je m'appelle Nicolas.

GE'RONTE (*voulant iomber sur Valentin*)

C'est quelque scélérat, sans doute.

ISABELLE. (*le retenant*)

Mon Oncle.

GE'RONTE (*se débattant.*)

Ne me retenès pas, ma nièce, il faut que j'affomme ce pendart là.... je gage qu'il n'y a non plus de voiture à la porte....

VALENTIN. (*faisant toujours l'yvre*)

Il non à nou plus de voiture à la porte!.. je suis donc une bête, Monsieur Géronte. un fourbe, un menteur, un sot. Mettez la tête à la fenêtre, Monsieur Géronte, & vous verres si Nicolas....

GE'RONTE (*sort précipitamment en jetant un coup d'œil menaçant sur Valentin.*)

ISABELLE.

Et si cette voiture n'y est pas?... tu me fais trembler....

VALENTIN. (*du plus grand sang froid.*)

Ne craignés rien, j'en serai quitte pour quelques coups de baton qu'il me payera bien, mais je veux le faire dammer, & vous faire rire.

GE'RONTE (*entrant avec précipitation.*)

Je le sçavois bien, moi.... attends, insigne fripon, je vais t'apprendre à présent....

VAL.

(il va pour tomber sur Valentin avec sa cane)

VALENTIN. *courant & contrefaisant l'y
vrogne eploré.*

Au secours!

ISABELLE, *retenant Geronte.*

Mon cher oncle....

VALENTIN, *courant & pleurant en
yvrogne.*

Dois-je être puni si les chevaux ne vont
que le pas? tandis que je cours le Galop.....
Bas à Isabelle je vais chercher la voiture.

GERONTE. *courant apres lui.*

Attends malheureux, je vais te faire ex-
pirer sous les coups.

VALENTIN *fuyant & pleurant.*

Miséricorde!

ISABELLE *arrêtant Geronte.*

Dé Grace...

VALENTIN. *fuyant & pleurant,*

Est-ce ma faute, à moi, si les chevaux sont
des bêtes, Monsieur.... mon salaire.... (*Bas
à Isabelle*) nous allons partir tout de suite.

GERONTE, (*le battant*)

Tiens le voilà traître, effronté, Bourreau.

VALENTIN. *fuyant & pleurant.*

Justice au meurtre. à l'assassin....

(*Bas à Isabelle*) tenez vous prête à partir.

GE'RONTE, (*au desespoir le battant,*)

Et pas un de mes gens! ah, le scélérat.

VALENTIN. (*courant & pleurant*)

Au voleur, au voleur, ma commission, ma
commission, au voleur. (*il s'en fuit.*)

SCENE VII.

GE'RONTE, ISABELLE.

GE'RONTE.

AH l'effronté maroufle! Eh bien, ma nièce,
eh bien?... j'étouffe... je n'en puis plus. Ger-
mon, Picard... bon, je perds la tête... ils
sont tous de hors. de hors!... Ah j'avois perdu
le sens commun, j'étois une Bête,... Oui cela
est plus clair que le jour. Il y a dans tout ce-
la une friponnerie insigne, une mauœuvre abo-
minable, un larcin qu'on doit punir, & je ju-
rerois bien que les traîtres sont tous du com-
plot.

ISABELLE.

Mon Oncle....

GE'RONTE.

Ma nièce, n'en seriez-vous pas aussi par pa-
renthèse? vous avez en apparence l'air bien

timide, mais il n'est pire eau que l'eau qui dort, & je me méfie terriblement de vos petits airs lucrés.

S C E N E VIII.

GE'RONTE, ISABELLE, UN POSTILLON.

LE POSTILLON

ALLONS, Monsieur, il faut partir tout de suite. (*Bas à Isabelle*) Valentin à pris les devants.

GE'RONTE

Que veut ici ce pendart! vient-il encore me demander une commission qu'il n'a pas faite.

LE POSTILLON (*avec le ton tranquille du plus grand fripon.*)

Pendart, une commission que je n'ai pas faite! ce n'est pas, sans doute, à moi que ce discours s'adresse? je suis un garçon d'honneur, Postillon extraordinaire, & vous me traiteriez différemment si je vous étois bien connu, Monsieur Géronte. Il y a une fête de campagne, le maître de Poste y a amené ses chevaux pour la danse, on en avoit oubliés deux que j'ai attelés de mon chef à votre voiture, & vous me blâmez! Allez, allez, je

E ij

vous jure que ces deux animaux là sont si furi-
eux de n'avoir pas pu aller se divertir avec
leurs camarades, qu'ils sont capables dans leur
colère, de vous rendre en trois heures à Al-
cala où de rompre contre quelque borne, la
belle Berline, le bon oncle, la charmante nièce,
& le malheureux Postillon.

GE'RONTE, (*avec vivacité*).

Tant mieux, qu'importe, tout coup vaille,
& partons sans différer.

ISABELLE.

Et vos domestiques, mon oncle?

GE'RONTE.

Mes domestiques, mes domestiques! partons
encore une fois; je les renie, & les casse, nous
n'en aurons pas besoin d'ici à Alcala, & ce gar-
çon nous en procurera là, pour la route.

LE POSTILLON.

Oui, oui, Monsieur, partons, & galoppons
tout de suite. Je vous en procurerai de reste;
un financier ne manque pas de sujets fidèles,
surtout quand il les paye aussi bien que Mon-
sieur Géronte.

FIN DU I. ACTE.





LE BARBIER

D'ALCALA.

COMEDIE.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre représente une maison délabrée.

VALENTIN, *habit noir, grosse per-
ruque*, MARULLE, *robe longue; cha-
peau pointu*, ISABELLE. (*il faut un
fauteuil sur le Théâtre.*)

VALENTIN.

NOUS voilà fort bien déguisés, qui
diable nous prendroit sous ces habits,
vous pour l'officieux Marulle, moi pour l'in-
trigant Valentin. Pour vous Mademoiselle,

F

vous avez joué votre rôle à merveille, & votre Oncle vous croit réellement folle; (*à Marulle.*) Votre Père est averti, & va bientôt se rendre ici; courage mes enfants, continuons comme nous avons commencé; n'ayez pas mollir surtout, c'est le plus grand défaut que je connoisse dans les amants, un bon himen vous dédommagera bientôt de toutes vos peines.

ISABELLE.

Où est mon Oncle?

VALENTIN.

Pour pouvoir vous continuer mes leçons, je l'ai envoyé chercher une plante chez l'apothicaire, il fera bientôt de retour.

ISABELLE.

Mais apprends moi, quand la Berline s'est brisée à l'entrée de cette maison, pourquoi tu as paru aux yeux de mon Oncle avec une grosse perruque, & une large bosse derrière le dos, est-ce là le costume des Barbiers d'Alcala? j'ai cru ma foi que le roman forgé entre nous se réalisoit, que cette maison ci étoit réellement la maison du diable, & que tu étois un de ses premiers substitués.

VALENTIN.

Et moi j'ai crû, pardonnez ma franchise mais vous avez si bien joué devant votre On-

de le rôle d'une feinte possédée... j'ai crû, vous dis-je, que vous aviez véritablement le diable au corps.

MARULLE.

Mais, dis nous, pourquoi tu as paru tout contrefait devant M. Géronte?

VALENTIN.

Doucement, tous les bossus ne sont pas Barbiers, voilà l'énigme, & mon déguisement doit produire un effet auquel vous ne vous attendez guères: votre père, par parenthèse tient réellement d'une tumeur à l'épaule & d'un costume semblable au mien (à Isabelle) il étoit essentiel que votre Oncle... mais je ne puis pas vous en dire à présent d'avantage.

MARULLE.

Nous nous abandonnons entièrement à toi.

VALENTIN.

j'entends du bruit; c'est votre Oncle, écou-tons... (il va à la coulisse) oui, c'est lui même, il tient la plante, qu'il a l'air agité? il monte les escaliers quatre à quatre, il murmure entre ses dents, ma foi s'il ne meurt pas de cette peur, il sera trop heureux le reste de ses jours d'en être quitte pour un grain de folie.

S C E N E I I.

ISABELLE, VALENTIN, MARULLE, GE'RONTE *une plante à la main.*

GE'RONTE.

OUI, j'en tiens; la voilà la simple, eh bien ma Nièce!...mais que vois-je!...

ISABELLE.

Non Messieurs les docteurs, vous avez beau faire, & beau dire, jamais ... jamais ... oui, mon cher Marulle, je t'adore, mon ame brûle de se confondre avec la tienne, je ne vois dans le monde que toi, je ne respire que pour toi (*se levant avec fureur*) tremblés hommes, hommes cruels qui m'avez rendue folle, tremblés monstres volans qui me transportés dans les airs, pour m'eloigner de ce que j'aime; vos efforts criminels échoüeront contre mes instans de raison, la nature & l'amour prendront ma deffense, & rompront le charme, l'amant le plus courageux deffendra la maîtresse la plus fidelle, (*avec une folie plus gaie*) aux armes soldats, patapan, patapan, à moi mon cher Marulle, (*prenant une épée.*) à celle-ci, à celle-là, arrête les chevaux, brule l'Italie, extermine mon homme noir, attends

je vais, moi même... (*elle va pour percer Marulle.*) mais il ne se deffend pas, il est bon comme toi, je lui fais grace en ta faveur. (*elle le regarde tendrement, & tombe dans ses bras.*)

VALENTIN.

Monsieur, la plante que vous tenez, me paroît peu propre à la cure de Mademoiselle; Marulle peut seul lui procurer la véritable.

MARULLE.

Vous connoissés sans doute ce Marulle; Monsieur le médecin & moi ne pouvons rien sans vous dans cette maladie, le remède est entre vos mains, nous vous conjurons seulement de le hâter & de rendre à cette aimable fille une tranquillité, d'ou dépendra le bonheur de ses jours, la satisfaction des vôtres & qui dans mon particulier me procurera le plaisir le plus pur, si j'ai le doux contentement d'avoir pû y contribuer.

ISABELLE.

(*Comme rêvenant d'un rêve.*) Mon Oncle, mon cher Oncle ou sommes nous! que veut dire tout ceci? quelle maison!... qui sont ces messieurs?... dans quel état je me trouve!.. tout mon corps me semble brisé, mon cœur

déchiré, un remords involontaire semble tourmenter votre chère Isabelle, débrouillés de grace mon chér Oncle les idées de votre malheureuse Nièce: dort-elle, ou bien est-ce qu'elle veille? est-elle folle ou sage; a-t-elle tort ou raison? les larmes interceptent mon entendement, j'ai besoin de toute votre pitié.

GERONTE.

Ma Nièce, ma chère Nièce .. je suis ému (*à elle*) de tendresse... (*à part*) & de fureur (*à elle*) je plains l'état où je vous vois (*haut*) j'enrage de cette circonstance (*à elle*) que faire pour vous? (*à part*) que dira le ministre! (*à elle*) expliquez vous, je suis prêt à vous entendre.

ISABELLE.

Mon Oncle...

VALENTIN & MARULLE, *à genoux*.
Allons Mademoiselle.

ISABELLE.

Eh bien mon Oncle vos boutées me rassurent, ce prompt voyage... ce mariage prétendu en Italie... Marulle, mon cher Marulle, que le hasard m'a fait connoître à Madrid, mais que mon cœur préféreroit...

GERONTE.

Préféreroit. Ce n'est pas là le langage d'une folle, levez-vous, & qui est ce beau Marulle qui trouble si bien votre cervelle!

X 55 X
VALENTIN.

Ce Marulle là, Monsieur, est un joli garçon, s'il étoit là, je n'en parlerois pas. J'épargnerois sa modestie, mais c'est un charmant cavalier, étudiant de Madrid, fils d'un Procureur d'ici, & plaissant comme vous voyez à Alcalá.

GERONTE.

Fils d'un Procureur, & plaissant à Alcalá! oh bien qu'il aille plaire au diable; un Procureur! je ne suis plus étonné si nous sommes devenus fols: entourés de médecins & de Procureurs! il y a là de quoi tourner les cervelles les mieux conditionnées.

VALENTIN, *avec colère.*

Procureurs & médecins! troubler les cervelles les mieux conditionnées! attaquer les deux états les plus formidables, ... pour le coup je vous condamne: j'aurois pû vous faire grace pour excuser notre corps qui quelque fois effectivement a tort avec quelques fantés particulières, mais oser attaquer les Procureurs, qui ne peuvent pas se faire le moindre reproche, qui remplissent strictement les devoirs de leur état, & qui immoleroient plutôt la bourse de leur pères, que d'en épargner aucune: attaquer deux corps comme les nôtres! c'est être insensé vous même. Oui

Monsieur, Marulle peut seul guérir votre Nièce de la folie, mais pour vous, je vous tiens incurable.

GERONTE.

Attendez Messieurs les fripons.

VALENTIN, & Marulle courent sur le
Théâtre.

Je vous abandonne aux variétés de la lune.

MARULLE.

Aux inclémences des saisons.

VALENTIN.

A l'inégalité des Equinoxes.

MARULLE.

A toute l'impureté de l'air

VALENTIN.

A tout le remue ménage des constellations irritées contre vous.

MARULLE.

Et à tout les changemens de temps qui porteront atteinte à vos esprits troublés.

VALENTIN.

Je vous condamne aux reproches de votre Nièce quand elle sera guérie des maux que vous lui faites souffrir.

MA.

MARULLE.

A vos remords, lorsque vous aurez quelques instans de raison.

VALENTIN.

Aux mépris de vos lésineries, par les financiers même qui aiment le plus l'argent.

MARULLE.

Aux soufflets de toutes les filles, que votre exemple aura porté les parens à marier contre leur gré.

VALENTIN.

Aux loix de ce pays-ci qui protègent expressément les pupilles contre les injustices de leurs Tuteurs.

MARULLE.

Et pour finir, au juste ressentiment du père de Marulle, qui vengera sur vous les affronts faits au Barreau, & à l'Université.



SCENE III.

UN OUVRIER, *les Acteurs précédens.*

L'OUVRIER.

DE la joye Monsieur. Votre voiture est raccommodée, & roullera gaiement à coup sur.

GERONTE.

Combien te faut-il!

L'OUVRIER.

Cent vingt livres en conscience.

GERONTE.

Cent vingt livres coquin! il y a des loix dans ce pays-ci, & tu oses assassiner les étrangers de la sorte!

L'OUVRIER.

Vous êtes un honnête homme, un homme tranquille, je vais vous expliquer le travail qu'il y avoit à faire. Deux effieux forcés, douze gentes de rond, trois palants, un panneau brisé...

GERONTE.

J'ai bien autre chose à écouter que ton impertinent mémoire. Tiens voilà ton argent,

conduis moi à la Poste, je vais payer & faire atteler devant moi. (*avec colere concentree.*) Ma foi ma Nièce, vraie ou fausse, en santé, ou malade, sage ou folle, je vais vous emballer dans la voiture, & fouete cocher; nous ne trouverons peut-être pas toujours un Postillon yvrogne qui nous brisera. une maison du diable qui nous enforcélera, & ce qui selon moi est bien pis encore, médecins, devins, & Procureurs qui vous menacent; je payerai ma foi largement cette Poste-ci; il n'y a pas d'argent qui tienne pour s'éloigner au plus vite d'aussi redoutables persécuteurs. (*il sort furieux.*)



SCENE IV.

Les Acteurs précédens VALENTIN.

VALENTIN.

TU as joué ton rôle comme un ange, & il a produit l'effet que nous en attendions, fuis le, ne t'en désempare pas, & occupe le le plus longtems que tu pourras sur la grande place; il est essentiel tu le sçais, qu'il se trouve là?

L'OUVRIER.

Je suis charmé que vous soyez content de mon commencement; vous êtes un insigne maraud, j'en demeure d'accord; on ne peut guères manquer de devenir fripon, en travaillant sous un si grand maître que vous.
(*il sort.*)



SCENE V.

Les Acteurs précédens, ISABELLE.

ISABELLE.

IL faut convenir que l'amour porte à bien des extravagances & je n'en vois pas encore le terme, mon cher Marulle, je vous aime, vous le voyez clairement par tout ce que je fais, mais je dois plus de ménagement à mon Oncle, s'il parvient à repartir une seconde fois, qu'allons nous devenir?

VALENTIN.

Soiés tranquilles. Vous Monsieur courez à l'habit de cavalier & qu'il semble aux yeux de Monsieur Géronte que vous tombiez des nues sur la place.

MARULLE.

Mais...

VALENTIN.

Trêve de compliments, & partés; sur la place, sur la place. (*il sort.*)

SCENE VI.

VALENTIN, ISABELLE.

VALENTIN.

VOUS ne riez pas Mademoiselle! vous le devez pourtant & à la veille d'être mariée

sur tout, n'en faites aucun doute, ce devroit être un article exprès de la coutume, mais les sérieux notaires ont oublié le rire, ils ne stipulent que la dot. Ne doit-on pas se donner du bon temps quand on le peut? Oui certainement, il faut donc toujours rire à la veille de l'hymen, ou n'est que trop souvent le lendemain forcé de faire le contraire.

ISABELLE.

De mon côté si j'épouse Marulle, je ne crains pas.

VALENTIN.

Vraiment non, ni lui non plus, mais lorsque... dans ces sortes... d'arrangemens la ... il se trouve... un vieux, où une vieille, ma foi alors crac. Mais vous êtes jeunes tous les deux, & zeste ... allez, allez, Mademoiselle, riez toujours d'avance, il y a gros à parier que vous ne pleurerez jamais que d'excès de sensibilité.

ISABELLE.

Mais mon Oncle...

VALENTIN.

Eh bien votre Oncle... soyez tranquille, je suis juste, & je lui ferai sa part, il vous à tourmentée, nous lui laisserons les larmes elles devroient toujours être le partage des méchans. Mais venons au fait. Malgré votre réelle sagesse, voici l'instant, où devant

le Père de Marulle, il faut affecter la folie la plus outrée; son fils vous secondera de reste, vous avez les mêmes intentions, & vos scènes sont convenues. Vous trouverez sûrement le Père de Marulle un peu bien simple, je lui ai fait accroire que vous étiez un ange qui aviez le diable au corps, que vous aviez enforcé son fils, que par votre pouvoir vous l'aviez fait apporter de Madrid à Alcalá; que vous vouliez l'épouser en ce jour comme il en est convenu, & que s'il s'y opposoit vous aviez juré que pour le punir vous emmèneriez le Père & le Fils à tous les diables.

ISABELLE.

Et que t'a t'il répondu à celà?

VALENTIN.

Tout bête qu'il est, il m'a dit que nul de son corps ne craignoit lucifer, & qu'un Procureur tout seul étoit capable de faire trembler tout les démons. J'ai ris je vous l'avoue de sa fanfaronade, mais pour me venger, & l'en punir, je lui ai répliqué, vous avez raison Monsieur Marulle, la réputation de Messieurs les Procureurs est établie, tous ceux qui ont affaire à eux conviennent de cette vérité, mais qu'alléguerez vous? quand je vous dis que le diable qui vous en veut est un diable d'amour, qui en vaut bien deux dit-on, & dans un corps femelle encore,...

il faut lui rendre justice, ce dernier mot lui à rendu sa première ineptie, & il est demeuré je l'avoue dans la plus miraculeuse stupefaction.

ISABELLE.

Il va donc venir ici ?

VALENTIN.

Oui. Pour mieux le confirmer dans sa peur, je lui ai dit que vous étiez logée dans la maison qu'ils appellent ici la maison du diable, & qu'il falloit que vous fussiez grandement protégée par lucifer, puisque le barbier se mettoit en quatre pour vous rendre tous les offices qui dépendent de son ministère infernal.

ISABELLE.

Mais enfin mon Oncle...

VALENTIN.

Il ne sera ramené ici que quand vous aurez un peu turlupiné ce pauvre bossu de Marulle, figurez-vous l'effet que produira cette entrevue. J'ai paru bossu devant Monsieur Géronte, il enrage de ne m'avoir pas vû depuis ce temps là, il y a mille à parier contre un qu'il ce pauvre Procureur... Nous allons en voir la suite. Ce qui intrigue le plus ce pauvre Père Marulle, c'est de sçavoir son fils à Alcala, & d'avoir reçu une lettre à l'in-

L'instant de Madrid qui lui mande par un exprès que ce fils est malade dans cette ville. C'est un petit trait de gentillesse de ma part, pardonnez-moi la petite vanité de m'en applaudir. Pour en imposer à tout les états, je ne me sers que de moyens ordinaires, mais pour tromper un Procureur, même le plus crédule, les finesses je l'avoue, ne font rien, j'ai cru devoir avoir recours à un acte faux, signe évident de la plus grande fourberie. Mais j'entends du bruit. Ferme, Mademoiselle, c'est lui sans doute. Chut le voici... (*Isabelle se jette dans un fauteuil.*)

SCENE II.

MARULLE *père effrayé*, VALENTIN,
ISABELLE.

MARULLE *père, effrayé.*

QUEL bruit fait-on courir? mon fils...

VALENTIN.

Que vous venez à propos Monsieur.

MARULLE *père.*

On m'a averti Monsieur, sans cela je ne ferois par encore ici.

VALENTIN.

Vous êtes Monsieur Marulle. Le procureur?

MARULLE. *père.*

Oui, Monsieur, je suis ce malheureux père à qui la tête tournera d'un accident.....

VALENTIN; *pleurant.*

Avouez, seigneur Marulle, que c'est une chose digne de compassion de voir une adolescente si belle, dans un état si pytorable!

MARULLE *père explore, égaré.*

Qui êtes-vous Monsieur?

VALENTIN.

Je suis le médecin qu'on vient d'envoyer quérir.

MARULLE. *père.*

Je ne vous ai jamais vu dans notre ville.

VALENTIN.

(*à part*) Il a raison (*haut*) j'arrive nouvellement... (*bas*) il n'est pas tant bête. (*haut*) n'etes vous pas surpris de ce que vous voyez, Monsieur Marulle, il faut que le Démon soit bien hardi Monsieur Marulle, pour oser habiter dans ce corps angelique.

MARULLE *père.*

Je ne puis pas croire que mon fils....

VALENTIN.

Vous ne pouvez pas croire!... C'est le respect sans doute qu'il a pour vous qui le fait se taire un instant, car regardez moi bien, vous avez affaire ici au Diable le plus Babilard.... comme vous entriez, j'étois enverité étourdi de son caquet; non je ne sortirai, disoit il, du corps de cette fille qu'à l'arrivée du seigneur André Marulle le fils, c'est lui seul,.....

MARULLE père, d'un air égarée.

Cette espérance n'étant fondée que sur la promesse du père de l'imposture, je suis étonné qu'un homme aussi sage que vous me le paroissez, puisse ajouter foi à tout cela: mon fils n'est sûrement pas le malheureux dont on parle, il est malade actuellement à Madrid, je l'apprends par la lettre que voici..... (ici Isabelle fait un geste.) je demande pardon au Diable si je le demens, mais, il se trompe certainement dans cette occasion. Lisez. (il donne une lettre à Valentin.)

VALENTIN.

C'est. (à part) ma Lettre.... (à Marulle père cela est vrai, mais les Diables, Monsieur, ont le secret de faire voyager les gens fort vite, & cela dans les airs. Nous n'avons pas de diligence de terre qui approche de cette célérité.

MARULLE. *père.*

Mais encore une fois je ne puis croire.....

ISABELLE. *avec douceur.*

Si je ne me sentoie pas toute la tendresse possible pour ce vieillard vénérable, je lui apprendrois que je n'en impose pas lorsque je lui annonce le retour de son fils.

MARULLE. *père.*

Trêve de tendresse, cette façon de s'annoncer en termes doucereux est une foible amorce pour un chretien tel que moi, & nous savons esprit seducteur que tu ne nous flatte que pour nous induire en tentation.

ISABELLE.

Votre fils pense autrement que vous sur mon compte; il sçait par expérience que mes tentations ne tendent à rien de contraire à la nature, & il s'est donné à moi pour parvenir à la possession d'un cœur qu'il n'auroit point obtenu, si je n'avois pas concouru à l'en rendre maître.

MARULLE *père.*

Ah malheureux père! & plus malheureux fils, est-ce là le fruit des sentiments que je t'ai inspirés?

ISABELLE.

Votre fils n'a fait en cette occasion que

ce que vous auriez fait vous même autrefois à sa place, & si je me le mettois en tête, je le ferois apporter ici pour que vous lui donnassiez en ma présence des louanges sur l'engagement qu'il a pris avec moi pour se rendre heureux.

MARULLE *père*

Quel bonheur o mon Dieu! quel funeste bonheur, qui, pour un plaisir passager, le précipitera dans une éternité de peines.

VALENTIN.

Qu'il le fasse apporter, votre fils, seigneur Marulle, qu'il le fasse apporter; nous apprendrons de lui les conditions de cet engagement, & nous saurons bien contraindre cet ange de ténèbres à nous rendre sa signature: va, va, nous ne te craignons guères, & pour intimider à la fois un médecin & un procureur, il faudroit ma foi bien un autre Diable que toi.

ISABELLE *avec fermeté.*

Beaux raisonneurs je vous contraindrai vous même à me donner vos signatures comme je veux avoir celles de toute la famille, & je ne désempare cette chambre qu'à cette condition.

MARULLE. *père.*

De quelle fatalité mes yeux sont ils té-

moins? & l'oncle de cette fille l'abandonne en cette extrémité!

VALENTIN.

Son oncle, dites vous, il est cent fois plus fol qu'elle, il s'est fait conduire à la Poste pour la faire partir dans cet état. Je crois qu'à présent il fait de beaux cris, le Diable que vous entendez a une voix tendre & féminine, mais le Diable dont je vous parle à ma foi des organes bien majuscules; c'est une vraie Basse-taille, il rendroit fourd le tonnerre de l'opera: ma foi il vient, vous en allez entendre un échantillon.

S C E N E III.

GE'RONTE, ISABELLE, VALENTIN.

GE'RONTE, *en colère.*

AH! la maudite corvée, la chienne de ville, & le traître de conducteur! il y a une heure que ce fripon là m'occupe.... mais voilà je crois (*apercevant Marulle père.*) à la fin ce malheureux Barbier!

MARULLE *père stupefait.*

Moi Barbier.

X 71 X
VALENTIN.

Nous devons voir une drolle de scène.

GE'RONTE, *en colere à Marulle pere.*

Ah te voilà donc à la fin raseur maudit!

MARULLE *pere etonné.*

Moi raseur! allons il n'en faut plus douter, tout est fol dans cette maison, & il faut que le Diable s'empare de tout ce qui y entre.

GE'RONTE, *en colere :*

Tout est fol! ah tu ne l'es pas toi. Tu as supérieurement manœuvré au dehors.

MARULLE *pere etonne.*

Manœuvré. au dehors!...

GERONTE.

Oui manœuvré au dehors, Tandis que nous étions ici la dupe de tes fourberies! & tout est fol!.. non, non, mais il est prouvé à présent que vous êtes trois fripons mîignes, toi, le père Marulle, & son insolent de fils, & dût-il m'en coûter tout mon bien, il faut que le charme cesse, & que j'assomme... (*il va pour le frapper.*)

MARULLE *pere.*

Desfendez moi Monsieur le médecin.

VALENTIN. (*à Géronte.*

Ah, Monsieur tout est perdu, battre un procureur!

GERONTE.

Un procureur ! ils sont tous difformes je l'avoue, mais il ne peut pas y en avoir un aussi Bossu que toi malheureux Barbier. (*il va pour le frapper.*)

MARULLE père.

A moi Monsieur le docteur :

VALENTIN à Geronte.

Arrêtés de grace....

MARULLE, père, en colère.

Tous les Bossus, Monsieur, ne sont pas Barbiers. je suis ce Marulle le Pere, & je vous ferai voir.....

GERONTE.

Ah voici l'enclouure ! Le traître de fils m'occupoit sur la place, tandis que son fripon de père attentoit ici à ma liberté & à mon bien.

MARULLE père, étonné.

A sa liberté, & à son bien.. allons.... (*il veut sortir.*)

GERONTE le retenant.

Tu ne m'échapperas pas scélerat, & tu seras puni comme tu le mérites.

MARULLE père.

Je n'aurois, je vous, le jure voulu jamais
entrer

entrer dans cette maison, mais je n'en sortirai pas sans avoir acte de vos fureurs contre moi.

GE'RONTE, *Scène d'explication en colère.*

C'est ton fils mandit chicanneur qui a brouillé la cervelle de ma nièce.

MARULLE *père.*

C'est votre nièce imposteur maudit qui aura enforcé mon fils.

GE'RONTE.

C'est ton fils qui m'occupoit sur la place tandis que son coquin de père attentoit ici à mon trésor.

MARULLE *père.*

C'est le ciel qui amène ici un père innocent, pour faire subir la punition la plus juste à l'oncle le plus coupable.

GE'RONTE.

Si je ne consultois que mon plaisir je t'assommerois dans ma juste fureur.... (*il va pour l'écraser*).... mais je ne ferois pas assez vengé; ce sera l'ouvrage du plus impitoyable exécuteur.

MARULLE. *père.*

Si je ne craignois d'offenser les hommes & les dieux je te..... mais non,..... (*à genoux*) rends-moi mon fils malheureux.

GE'RONTE, *à genoux.*

Rends, moi ma nicée scélerat.

MARULLE *perc , se relevant.*

Monsieur foyez témoin de l'étais honteux
où l'on me réduit.

GE'RONTE.

Monsieur foyez témoin que l'Empereur fera
bientot pendre ce malheureux là.

SCENE IV.

UN LAQUAIS LES ACTEURS *1 précédens.*

L faut venir vous chercher au Diable Monsieur le Docteur, il y a une heure que je cours, suivez-moi chéz Monsieur le Baron de Morte feuille, il se meurt.

VALENTIN.

Il n'a pas besoin de moi por cela, j'arriverai en ce cas là assés tôt. Je suis mortifié, de laisser en querelle deux hommes aussi bons que vous, je cours chéz Monsieur le Baron, & dès qu'il sera mort je reviens ici vous rajuster ensemble, si j'ai le bonheur de vous retrouver vivans. (*il sort*)

* * *

* *

S C E N E V.

GE'RONTE, MARULLE *père*,
ISABELLE.

ISABELLE *comme se réveillant de sang froid.*

MON oncle j'ai entendu bien du bruit ce me semble, est ce un songe, une verité? il me semblait que vous vous disputiez..... (*à marulle pere*)..... non mon cousin vous avez beau faire, vous n'obtiendrez pas ma main, tous vos efforts seront inutiles, je vous ai en horreur, & vous fuirai toute la vie..... (*à Geronte*) Oui c'est toi mon cher Marulle c'est toi seul que j'aime au monde vtens donc, viens dans les bras de ton Isabelle, où son amour offensé va bientôt se tourner en fureur. (*en repoussant Geronte*) tu me méprises, tu cherches à te soustraire à nos conditions, tremble infidelle, tremble amant dénaturé, je te poursuivrai par tout, je te demanderai à mon oncle inhumain, je te reclamerai de ton père si tendre, & si vous vous obstinez tous à me refuser, si vous me mettez au d'espoir, si vous contrariez mes justes vœux, treu-blez encore une fois amant parjure, je te fais apporter ici à l'instant & je suis prête à venger sur ton père, sur mon oncle & sur toi

leur duretés à mon égard, tes sermens oubliés
& ma tendresse offensée.

MARULLE *père.*

Vade retro sathanas, ce ne peut être que
le phantôme de mon fils que l'on a vu sur
la place, on dit que le diable est accoutu-
mé à leurrer les simples par de semblables
prestiges:

ISABELLE.

(*à part*) J'entends la voix de Marulle, (*haut*)
non, non, encore une fois, je ne fais point
d'apparitions phantastiques, les phantômes
sont formés seulement d'un air grossier & An-
dré que voilà...

S C E N E V I,

MARULLE, fils, *en cavalier. les Acteurs
précédent.*

MARULLE *père.*

MON fils...

GERONTE.

Oui son fils.

ISABELLE, *se levant.*

André que voilà est un corps solide com-
posé de chair & d'ossemens. N'est-il pas
vrai mon cher Marulle que les spectres de votre

espèce ne sont pas insensibles aux attrait de la beauté, & que vous vous êtes donné à moi pour vous soumettre un cœur qui se défendrait peut être encore si je ne l'avois disposé à se rendre.

MARULLE *fils*, (*feignant.*)

Tu m'as donc trompé séducteur abominable, en me promettant l'affection de cette Divinité que j'adore, tu devois me mettre en possession de toutes les facultés de son âme, & tu me l'enlèves pour t'en emparer toi-même.

ISABELLE. (*entrant dans l'esprit de Marulle.*)

Ingrat! c'est donc avec des reproches injustes, que tu paves la bonne foi du diable? peut-être le plus fidelle qui soit dans les airs, sur la terre où dans l'abîme, te fais-je apporter de Madrid ici pour te plonger le poignard dans le sein? moi qui te chéris comme un autre moi-même, & ne perdois-tu pas l'objet de ton amour, si je ne m'en fusse emparé pour te le conserver? je te le conserve si bien ce cher objet, que malgré ton ingratitude, je ne l'abandonnerai pas que tu n'en sois le paisible possesseur. & je le transporte avec toi dans les indes, si tout à l'heure son tuteur & ton père ne consentent pas à votre bonheur.

SCENE VII.

LA GARDE, LE COMMISSAIRE,
VALENTIN, *bossu, habillé comme*
Marulle père,

les Acteurs précédens.

VALENTIN.

ARRETES Messieurs ... le Médecin qui
fort d'ici est peut-être un imposteur. Il n'est
pas possible que l'Oncle de cette fille...

GE'RONTE.

Que vois-je! encore un bossu? Ah c'est
toi à la fin, maudit barbier.

LA GARDE.

Faut-il l'emmenner?

VALENTIN.

Un moment je reponds de tout.

MARULLLE *père.*

Monsieur, comme maître de cette mai-
son recevez ma déposition!

GE'RONTE.

Messieurs, comme membres de la justice
arrêtés moi ces trois coquins.

LE COMMISSAIRE.

C'est Monsieur Marulle...mon cher Procureur!

MARULLE père.

C'est Monsieur Griffard...mon cher Commissaire! (*ils s'embrassent.*)

GERONTE.

Ce sont des fripons Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

C'en est trop, suivez votre ordre.

ISABELLE.

Que vois je? mon Oncle entre les mains des soldats?

GERONTE.

Que vois-je? ma Nièce entre les mains des diables?

LE COMMISSAIRE.

Exécutez...

VALENTIN.

Monsieur le Commissaire un moment. Si vous emmenez Monsieur sans une explication avec moi, je ne le vois que trop entre les mains d'un Procureur, & d'un Commissaire irrités, c'est un étranger perdu sans ressource, suspendez un instant votre juste chatiment. Vous voyez dans ce jeune homme, & dans cette jeune fille l'exemple le plus funeste du

danger des passions, ils vous paroissent bien raisonnables l'un & l'autre, mais qu'ils sont éloignés de cette félicité. L'amour leur a tourné la cervelle, ils se sont donnés tout les deux au diable pour être mariés l'un à l'autre. Le Médecin qui vous a fait le rapport contre l'Oncle de la fille les aura abandonnés ne pouvant obtenir son consentement, l'Oncle aura injurié le Père du jeune homme le prenant pour moi, tout les bossus ne sont pas méchants Monsieur le Commissaire, grâce pour cet homme malheureux en faveur de son ignorance & de ma difformité.

MARULLE père.

Grace, non, non, au nom de Dieu, mon cher Griffard, montrez-vous bon Commissaire, voyez devant vous mon fils enforcé, & un Père injurié déshonoré, & battu, & faites bien payer à ce méchant un aussi sanglant affront fait à la magistrature.

VALENTIN.

Un moment Messieurs. Par le pouvoir que le diable me donne dans cette maison je ni dois souffrir aucune espèce de violence... que je dise deux mots en particulier (*a Geronte*) Monsieur si vous sortez de cette maison sans vous y raccommo-
der, un procureur
insul-

insulté, battu, son Fils, votre Nièce enforcées, un pais d'inquisition, on vous chargera de cette folie, vous êtes perdu.

GERONTE, (*effrayé*)

Perdû! que faut-il donc faire!

VALENTIN.

Il me vient une idée qui à coup sur réussira. Pour obliger le diable à sortir du corps de votre Nièce, brochons un mot d'écrit en forme de consentement à son mariage, signez-le, le Père de ce Marulle le signera le croyant une déposition contre vous, & quand une fois nous aurons expulsé le diable, votre Nièce se servant alors de sa raison raccommodera votre cause, & le Commissaire sera forcé de juger sur ses résolutions.

GERONTE.

Votre raison est assez bonne, mais si l'inquisition vient à sçavoir que j'ai voulu marier deux diables ensemble, elle ne prendra pas cela pour une plaisanterie, & le moins qu'il m'en arrivera sera d'être envoyé à l'hôpital des fols.

VALENTIN. (*à Geronte bas.*)

Signes toujours, ma profession de barbier doctoral, m'autorise à m'y prendre de tous les biais pour parvenir aux fins que je me propose, & l'inquisiteur lui même qui ne tient

la vie que de mon sçavoir faire; me passeroit en faveur de ce sçavoir ce que j'entreprendrois encore de plus extraordinaire. (*à Geronte bas*) feignons... (*haut*) puisque vous ne voulez pas absolument vous rendre... (*à Mirulle père*) allons Monsieur votre déposition.

MARULLE père.

Amené dans cette maison exprès pour y voir mon fils dans un état de folie, la fille qui est cause de ce fâcheux accident, & l'Oncle de cette fille qui m'a insulté, traité de fol moi même, & qui a porté les excès contre moi, jusques aux injures les plus significatives. (*Valentin écrit.*)

VALENTIN. (*à Mirulle père*)

Signez. (*Mirulle père signe.*) à Geronte) vous ne répliquez rien à cela... (*bas*) dites que non.

GE'RONTE.

Cela est vrai... mais...

VALENTIN. (*à Geronte*)

En ce cas signez. (*Geronte signe & faisant difficulté.*) cette signature ne vous engage à rien car il n'est pas possible que ce soit ici une Comédie que l'on joue pour nous redresser, & dans l'autre cas j'ai, vous dis-je, dans ma manche, l'inquisiteur & l'inquisition. (*il remet le contrat à Isabelle.*)

ISABELLE. (*le remet a Marulle fils*)

Es tu satisfait, m'accuseras tu encore de t'avoir seduit pour te tromper , je te rends ton Isabelle , elle te tend la main , donne lui la tienne , & puisque voila la signature de nos Parens le démon nous quitte , & nous permet de jouir ensemble d'une félicité , qu'il ne tolère pas dans tous les ménages.

MARULLE *père.*

Que vois je ! qu'entends-je.

GE'RONTE

Qu'est-ce à dire une félicité...

VALENTIN.

Gare l'explication.

ISABELLE. (*à genouil*)

Mon Oncle. Monsieur le Commissaire.

MARULLE *fils.*

Mon Père...

VALENTIN.

Messieurs...

ISABELLE.

Vous voyez à vos pieds deux amans à qui l'amour a suggéré la folle dont vous êtes temoins , pour obtenir de nos parens un consentement à notre mariage d'où dépend seul le bonheur de nos jours.

MARULLE *fil.*

Mon Père pardonnez à votre malheureux fils la disgrâce qu'il vous à occasionnée, sa tendresse, son affection pour vous la réparera le reste de ses jours.

LE COMMISSAIRE.

Ma foi mon ami *habemus confitentem reum* les folies de ces enfans excusent la témérité de l'Oncle & met toute notre vengeance en défaut.

VALENTIN,

Il n'y a que l'amour qui puisse désarmer un Commissaire.

GERONTE.

J'enrage, j'ai signé & suis pris pour duppe, voila un mariage à la diable, c'est à la dot de cent mille francs qu'on en a voulu, je la compterai à mon retour puisque je la dois, mais ne reparoissés jamais devant moi, (*à sa Niece.*) fripone, que pour recevoir votre argent... allons continuons ma route gaiement je n'ai plus d'embarras ni d'événemens à craindre n'avant plus de femelle à trainer derrière moi, (*en fureur.*) vous êtes tous de grands fripons il faut en convenir; vous croyez m'avoir bien attrapé, mais je tiens qu'on est fort heureux, quand pour de l'argent, on peut se débarrasser en un jour d'une Niece

enforcée, & d'un Procureur, d'un Médecin, & d'un Commissaire dont un seul des trois est cent fois pis que le diable.

MARULLE *fils.*

Mon Père pardonnez au chagrin que je vous ai causé, si j'eusse pû vous prévenir...

ISABELLE.

Monsieur grace en faveur de notre amour & de notre jeunesse. Notre alliance n'a rien dont vous n'aurez lieu d'être content par la suite; il falloit recourir aux expédiens les plus prompts, puisque mon Oncle me transportoit en Italie, pour m'y marier malgré moi, mais il est bon, il est tendre, soyez sur qu'à son retour il aura tout oublié & comptera de bon cœur la dot en couronnant lui même nos justes feux.

VALENTIN, (*à genoux.*)

Allons Monsieur.

MARULLE *père.*

Levez-vous mes enfans je suis bon père, & puisque vous m'assurez que c'est pour votre bonheur, je prie le Ciel qu'il vous unisse comme je le fais.

VALENTIN.

Voilà qui va fort bien, on donne les mariés à Dieu. mais moi qui ai opéré ce beau

mariage, on va me donner au diable: quand tout est baclé, c'est assez ordinairement la récompense des intrigans.

ISABELLE.

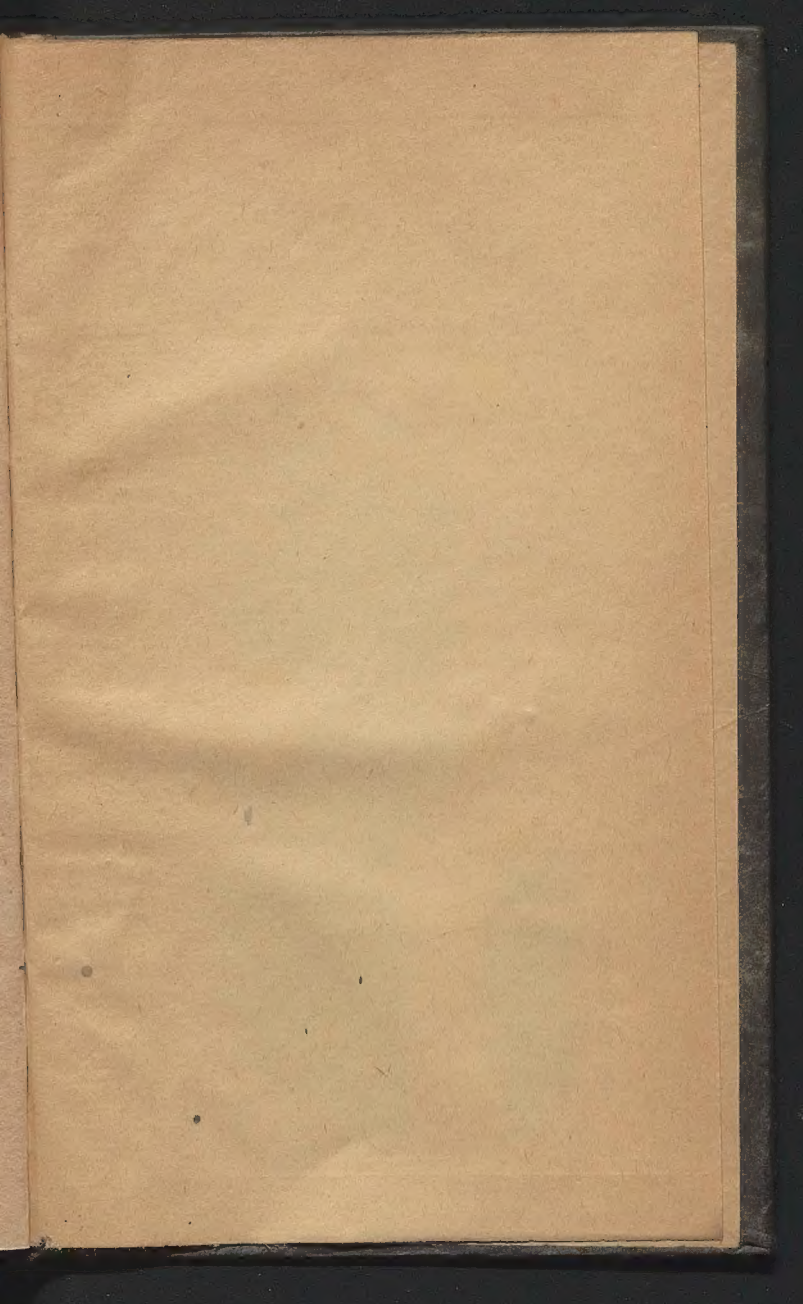
Ne crains rien. Monsieur le Commissaire donnez je vous prie (*elle donne de l'argent.*) ceci à vos gens, afin qu'ils soient contents. Daiguez aussi être de la noce je vous en prie. (*à Valentin.*) Pour toi sois tranquille j'ai assez de bien pour te rendre heureux le reste de tes jours.

VALENTIN.

Songez aux rôles différents que j'ai hazardés pour vous servir, Commissionnaire, sans commission, Barbier sans pratique & médecin sans sçavoir. Puisque j'ai couru tant de risque pour vous, vous devez en conscience me mettre dans le cas de n'avoir plus besoin de recourir aux fourberies, on ne se tire pas toujours aussi favorablement des mains de la justice, & songez que les Procureurs & les Commissaires sont ordinairement les derniers topiques des fripons.

FIN DU III. ET DERNIER ACTE.





Biblioteka Jagiellońska



stdr0022395

